

Une lecture des migrations sahéliennes contemporaines à l'aune de la traite esclavagiste

Ibrahima Thioub
Université Cheikh-Anta-Diop

Sociétés politiques comparées
44, janvier-avril 2018
ISSN 2429-1714

Une lecture des migrations sahéliennes contemporaines à l'aune de la traite esclavagiste

Ibrahima Thioub

Recteur de l'Université Cheikh-Anta-Diop, à Dakar, Ibrahima Thioub est l'un des historiens africains les plus importants et renommés de sa génération. Ses travaux novateurs sur l'esclavage en Afrique de l'Ouest et sur la traite font notamment autorité. Le 12 décembre 2017, il a reçu le titre de docteur *honoris causa* de Sciences Po-Paris et nous a fait l'amitié de donner à *Sociétés politiques comparées* le texte du discours qu'il prononça à cette occasion, largement consacré à la question brûlante des migrations. Nous le reproduisons ici dans son intégralité.

Monsieur le ministre de l'Environnement et du Développement durable du Sénégal,
Monsieur le président de la FNSP,
Monsieur le président de Sciences Po-Paris,
Monsieur l'ambassadeur du Sénégal en France,
Monsieur le représentant du ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation du Sénégal,
Monsieur le conseiller du président de la République du Sénégal,
Monsieur le recteur de l'Université Alioune-Diop de Bambeyp,
Monsieur le secrétaire général de l'UCAD,
Madame la professeure Daphne Barak Erez, co-récipiendaire,
Madame la professeure Jane Mansbridge, co-récipiendaire,
Messieurs les doyens et directeurs d'UFR,
Messieurs les directeurs d'écoles et d'instituts,
Mesdames, Messieurs les membres du personnel d'enseignement et de recherche, chers collègues,
Mesdames, Messieurs les membres du personnel administratif,
Chères étudiantes, chers étudiants,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, distingués invités, en vos titres, grades et qualités, tout protocole respecté,

Nous sommes honoré d'être accueilli à Sciences Po-Paris, prestigieuse institution de notoriété mondiale. J'y compte des amis et des collègues dont j'apprécie hautement l'excellence des travaux souvent pionniers dans l'ouverture des chemins de la pensée, mais aussi et surtout la puissance de leurs engagements en faveur d'un monde toujours plus humain.

Ma fierté de recevoir cette distinction tient donc au prestige dont le seul nom, Sciences Po, renvoie à d'illustres personnalités qui y ont fait leurs classes, mais aussi à la contribution de ses chercheurs à penser le monde contemporain. Je voudrais vous exprimer solennellement ma gratitude, ma reconnaissance et mon engagement à toujours agir pour mériter le titre que vous venez de me conférer.

Vous me permettrez, en cette circonstance, de rendre un vibrant hommage à mes maîtres, de l'élémentaire au supérieur, du Sénégal et de France, en insistant particulièrement sur ceux qui m'ont si généreusement abreuvé aux sources de la science historique, ma discipline. Je n'ai pas toujours partagé leurs thèses et j'ai plus d'une fois croisé la plume avec eux. C'est tout à leur honneur que d'avoir formé un esprit qu'ils ont voulu libre, critique. Je voudrais inclure dans cet hommage mes étudiants, qui ont contribué à leur façon à mes travaux et discuté les hypothèses et les résultats de ces études au-delà des heures normales de cours et de séminaires, au détriment de ma famille et de mes amis souvent sevrés de mon attention.

Qu'il me soit permis de remercier les autorités sénégalaïses, le président de la République du Sénégal, son Premier ministre et le ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, qui m'ont fait confiance pour servir au poste de recteur, président de l'assemblée de l'Université-Cheikh Anta-Diop de Dakar.

Cette distinction de Sciences Po, je la dédie à l'œuvre collective de mes collègues, enseignants et chercheurs de l'UCAD, mes proches collaborateurs, les personnels administratifs, techniques et de services de l'institution et ses étudiants.

Car c'est à partir de ce lieu, l'UCAD, que j'ai conçu, élaboré et partagé, avec mes collègues et étudiants, la plus grande partie de ma contribution aux savoirs historiens sur l'Afrique. Je voudrais partager aujourd'hui une partie des réflexions qui m'ont occupé au cours de ma carrière universitaire, qui s'achève formellement dans deux ans mais se poursuivra, je l'espère, tant que me restera un souffle de vie et de lucidité.

Ma trajectoire personnelle et ma position actuelle de recteur m'avaient amené à vouloir vous entretenir d'une question au cœur des systèmes éducatifs africains. Les deux dernières décennies du xx^e siècle sont, en effet, témoins d'une progressive libéralisation des systèmes éducatifs qui a eu, entre autres conséquences, un élargissement de l'offre éducative mais aussi une érosion certaine du rôle naguère dévolu à l'école publique : neutraliser l'impact des inégalités sociales dans le parcours scolaire. Si les élèves de ma génération issus de milieux modestes ont pu gravir les échelons de la pyramide scolaire et académique, c'est bien parce l'école publique contribuait avec force à la correction des handicaps liés à leurs origines sociales. J'ai renoncé à ce sujet, contraint que je suis par l'irruption de l'actualité africaine dans ce qui a été au cœur de mes recherches dans les quinze dernières années.

Après une dizaine d'années consacrées à l'histoire des prisons et de l'enfermement en Afrique, j'ai été littéralement happé par la question des traites esclavagistes et des esclavages en Afrique. A l'époque, jeune historien d'une innocente naïveté, je m'aventurais sur le sujet à partir d'une tentative d'analyse critique des lectures africaines des traites esclavagistes et de l'esclavage que je prenais pour un objet de réflexion comme un autre sans en mesurer toute la charge mémorielle et donc émotionnelle. Je soutenais que les élites politiques et marchandes africaines et leurs Etats africains n'avaient pas subi en victimes amorphes la traite atlantique. J'avancais qu'ils avaient eu leur propre agenda en prenant part à la mise en œuvre du système de violence producteur des captifs exportés vers les Amériques. Il me semblait alors dévalorisant pour l'Afrique et contraire à la vérité historique de penser que les Européens sont venus pour ainsi dire razzier les captifs dans les villages sans la participation active de certains segments de la société. La vente aux enchères de migrants subsahariens en Libye et les prises de position qu'elle a suscitées, à la suite de sa forte médiatisation, m'ont décidé à vous dire un mot sur les lectures africaines des traites esclavagistes, terrain sur lequel s'affrontent lectures mémorielles et critiques historiennes.

La mise à l'écran de la vente d'êtres humains en Libye a mobilisé de nombreuses organisations de la société civile, provoqué des manifestations qui ont porté la protestation dans l'espace public. Les Etats africains et européens ont rapidement réagi avec annonces de mesures de rapatriement des migrants. Ici et là on a

parlé d'un retour de pratiques d'un autre âge, considérées comme révolues. Invariablement, les tentatives d'explications du phénomène situent des responsabilités à l'origine de ce qui semble avoir surpris plus d'un. Jusqu'à cette spectaculaire médiatisation, les débats sur la question relevaient plutôt des conflits mémoriels ou académiques sur des processus ressortissant à un passé plus ou moins lointain, même si ses héritages continuent d'impacter lourdement les relations de pouvoir au sein des sociétés qui y furent impliquées. Tout naturellement, la charge émotionnelle suscitée par la médiatisation a centré le débat plus sur la recherche des responsabilités que sur l'explication et la compréhension du phénomène. Les uns ont pointé un doigt accusateur sur les politiques migratoires européennes, d'autres sur un racisme anti-noir atavique au monde arabe. Les pouvoirs publics des Etats africains, subsahariens en particulier, n'ont pas été non plus épargnés.

Les historiens nous ont appris que leur discipline est la meilleure des portes d'entrée pour comprendre le présent. Vous me permettrez donc d'inverser la perspective pour considérer ce qui est advenu en Libye comme un laboratoire, un lieu privilégié dans notre quête de compréhension du passé. L'unanimité semble se dessiner sur le fait que nous sommes en face de pratiques d'un autre âge. En est-il réellement ainsi ou cherchons-nous à nous voiler la face ? Le présent libyen est loin d'être un cas isolé : pensons aux mines, aux plantations et aux guerres civiles grandes consommatrices de main-d'œuvre servile infantile en Afrique et ailleurs dans le monde. Relisons l'histoire de ces enfants soldats que met en scène Ken Saro Wiwa dans *Sozaboy* ou Ahmadou Kourouma dans *Allah n'est pas obligé*. Tout cela éclaire d'un jour nouveau les violences endémiques, les traites esclavagistes et les esclavages du passé.

Bien sûr que les contextes historiques sont si radicalement différents qu'aucun historien n'aura la naïveté de croire que c'est le même trafic qui se reproduit sur des siècles de distance.

Dans la période saharienne comme atlantique, rien dans leur environnement socioéconomique et politique n'incite les victimes à partir ailleurs, en quête d'un mieux vivre. La demande des économies et sociétés consommatrices, transmise par les groupes qui initient et contrôlent le commerce de longue distance, reste le moteur du trafic. Certains segments des sociétés africaines, aristocrates, militaires et marchands mettent en place le dispositif de coercition « producteur » de captifs, aiguillonnés par l'accès à des produits nouveaux conférant le prestige et les instruments de violence nécessaire à l'exercice du pouvoir.

Aujourd'hui, plus besoin d'exercer une violence directe pour capturer et conduire au comptoir les victimes du trafic. L'exclusion, la marginalisation, la pression sociale exercée sur les cadets sociaux suffisent pour produire un exode massif des jeunes vers les villes africaines, européennes, nord-américaines et chinoises. Les politiques migratoires européennes fermant l'accès à l'espace rêvé maintiennent une masse considérable de migrants dans une zone de transit chaotique, un *no man's land* aux mains de milices tribales ou mafieuses : le front méditerranéen, où se réveillent les pratiques qui ont certainement à voir avec dix siècles de trafic esclavagiste transsaharien ayant drainé à travers le Sahara plus de 7 millions d'individus vers le Maghreb et le Moyen-Orient. Cet héritage très peu interrogé, sur lequel le silence des récits nationaux négationnistes pèse comme une chape de plomb, est loin d'être soldé. Ces questions ont été en outre rendues taboues par la nécessaire solidarité entre le monde arabe et l'Afrique subsaharienne, en particulier lors de la période des luttes anticoloniales, imposant ou le silence ou une lecture mémorielle simpliste et réductrice que les historiens ont aujourd'hui obligation de soumettre à une radicale critique pour accompagner les mouvements abolitionnistes dont la seule existence au xx^e siècle constitue un indice assez éloquent pour ceux qui veulent écouter. Sur cette question et sur bien d'autres, le silence n'est plus de mise puisqu'on ne guérit pas d'un traumatisme aussi profond sans lui appliquer une thérapie lourde, capable d'éradiquer les causes qui l'ont engendré, en l'occurrence ces cultures mortifères qui lui sont liées. Ce que je viens de dire sur le front méditerranéen est tout aussi valable sur la façade atlantique du continent africain.

Au demeurant, les deux sont connectés depuis le xv^e siècle.

Le facteur incitatif du départ, le rôle des Etats dans l'organisation du trafic, les ressources logistiques mobilisées, le niveau de réprobation morale de ces pratiques et leur criminalisation, constituent bien sûr des différences notables entre les pratiques d'hier et celles d'aujourd'hui. Toutefois, il demeure des éléments permanents dont le dévoilement et l'éradication sont les conditions premières à toute solution durable et définitive de cette question.

La concentration du regard sur une maille du vaste filet qui se déploie depuis les lieux de départ, reprise par la recherche et les manuels scolaires se focalisant sur le même lieu, réduit toute une chaîne fort complexe à l'un de ses maillons. Ce maillon, mis en exergue, a l'avantage de mobiliser immédiatement les émotions et l'indignation contre un crime abject, mais il a aussi le défaut de jeter un voile sur le fonctionnement du système global qui pousse des millions de jeunes Africains sur les routes de l'exode, par le désert ou par l'Océan où ils ont souvent rendez-vous avec la mort et les traitements inhumains. Ceux qui survivent à cet enfer et parviennent à destination découvrent, ensuite, l'univers glauque des sans-papiers et de l'exil utilisés par les extrêmes droites européennes pour cueillir le vote de la peur.

Monsieur le Président,
Chers collègues,

Là, je m'oblige à quitter mon manteau d'historien pour revêtir l'habit du citoyen. Il nous faut pointer du doigt le système-monde mis en place depuis le xv^e siècle et qui a cantonné l'Afrique dans le rôle subalterne de fournisseur des ressources primaires, y compris la force de sa jeunesse, sa force vive.

Depuis l'ère du mercantilisme, à l'Afrique est assigné le rôle de fournisseur de produits, le plus proche possible de leur état naturel. Une économie d'extraction s'est mise en place pour livrer, par la traite, la force de travail servile qui a permis l'exploitation des Amériques. Sur le mode du pillage plus que de la production, les compagnies de commerce d'abord, les maisons de négoce et compagnies minières à l'époque coloniale et aujourd'hui les multinationales soumettent à une surexploitation sans précédent les ressources naturelles et humaines du continent. Les lois du marché ont été, à toutes les époques, constamment neutralisées par l'intervention de forces politico-militaires qui imposent le dispositif de pouvoir le plus favorable à une rentabilité immédiate par l'exercice d'une violence suffisamment dissuasive contre les forces de contestation récurrente du système. Dans *Batouala*, René Maran l'exprime, dans une verve littéraire inégalable par sa crudité :

Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents, Rabindranath Tagore, le poète hindou, un jour, à Tokyo, a dit ce que tu étais ! Tu bâties ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. A ta vue, les larmes de sourdre et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes !

A toutes les époques de cette longue histoire, le système politique qui supporte cette économie d'extraction a pu compter sur certains segments des sociétés africaines comme relais de sa mise en œuvre. Des forces de résistance lui sont également opposées sans répit. A la mobilité forcée d'hier transportant par millions des Africains parmi les plus jeunes vers les Amériques succède aujourd'hui l'exode de millions de jeunes nourris d'illusions à l'assaut de l'Atlantique, du Sahara et de la Méditerranée. Les arbitrages des politiques publiques en Afrique dans le mode de distribution et d'accès aux ressources sur fond de culture de prédatation ont également leur part de responsabilité dans ce qui peut se décrire comme un désastre social. L'absence de perspectives locales de réalisation de leurs énormes potentialités, qui se révèlent dans les solutions d'ajustement qu'ils mettent en œuvre, constitue du pain béni pour tous les extrémismes religieux et politiques

dans les pays du Sud comme dans ceux du Nord. C'est cette longue chaîne de causalités qu'il ne faut point perdre de vue en concentrant le regard sur le transit libyen mis en spectacle par les médias.

Nous sommes ici face à un phénomène de longue durée et il est certain qu'il ne se résoudra pas dans le temps court du politique, encore moins dans l'instantané de la caméra.

Cette première balise posée, je voudrais partager avec vous quelques réflexions sur une question qui m'a longuement préoccupé au cours des dernières années et qui est au cœur des traites esclavagistes : le brouillage de l'identité des acteurs qui y sont impliqués, peu importe le pôle qu'ils y occupent. Cette question est intéressante à examiner du fait d'un paradoxe apparent : les mémoires des bénéficiaires et organisateurs du système de traite esclavagiste et celles des victimes et de leurs descendants y trouvent une plage de convergence incontestable.

Je vais l'examiner à partir de l'expérience de la connexion atlantique des continents africains, européens et américains, entre le xv^e et le xix^e siècle. La quasi-totalité des mémoires de cette séquence temporelle s'accorde sur l'identification des acteurs à partir de la couleur de leur peau. Ce que j'appelle le triomphe de l'identité chromatique.

Dans des circonstances historiques particulières, la construction d'une identité fondée sur des critères phénotypiques rend compte d'un vécu social, politique, historiquement déterminé, répondant à un dispositif de pouvoirs auxquels ceux qui y ont recours ne peuvent échapper. Aimé Césaire exprime cette historicité de façon anecdotique en déclarant à propos des protestataires canadiens blancs s'identifiant comme des « Nègres blancs » qu'ils étaient les seuls à avoir bien compris la Négritude. Cela est d'autant plus important à souligner que ce critère se combine toujours à d'autres dans la construction identitaire des individus.

Les initiateurs des traites exportatrices, atlantique, saharienne ou océan-indienne ont trouvé, dans le critère chromatique, l'instrument le plus efficace de production d'une altérité des captifs la plus radicale possible. L'usage généralisé de la catégorie raciale se référant à la couleur de la peau a fini par établir une similarité entre les vocables de Noir, Nègre et Sudan d'une part et esclave de l'autre, jusqu'à faire oublier que, dans la plupart des langues européennes et pour les mêmes raisons de naturalisation des pratiques esclavagistes, le mot esclave dérive du nom des peuples soumis à ce type de domination, les Slaves. Le vocable de Sudan issu de la langue arabe remplit les mêmes fonctions dans la traite transsaharienne.

La classification raciale de l'humanité et sa hiérarchisation devient systématique avec l'apogée de la traite atlantique des esclaves au xviii^e siècle. Elle s'institue comme clé de lecture des sociétés africaines au point que les groupes de pression les plus antiesclavagistes de l'Europe des Lumières se l'approprient positivement en se déclarant « Société des Amis des Noirs ». L'usage atteint son efficacité optimale lorsque les victimes du système esclavagiste en deviennent elles-mêmes les véhicules et le transmettent de génération en génération.

Systématisée par les idéologues au service des entreprises européennes, initiatrices et principales bénéficiaires de la traite atlantique, cette pigmentation des processus historiques n'a rien d'innocent. Elle constitue une arme idéologique d'une redoutable efficacité dans la légitimation du trafic de millions d'êtres humains. L'usage de ces facteurs phénotypiques permet d'expulser de l'histoire les victimes, pour les réduire à l'état de nature dont on peut user et abuser à volonté. A l'occasion, avec le baptême chrétien, on y ajoute une petite dose de sacralisation pour rendre acceptable, aux yeux de l'opinion européenne éclairée par les Lumières, une pratique dont on ne saurait guère douter de l'inhumanité. Héritière de cette vision naturalisante, une certaine élite européenne éprouve aujourd'hui encore toutes les difficultés à se sortir de cette vision nativiste de l'Afrique qui atteint son apogée à l'époque de la conquête coloniale.

Sa reprise par l'intelligentsia africaine, suivant des modalités spécifiques, s'enracine dans un contexte où la volonté d'y échapper ne suffisait pas pour l'éradiquer.

L'usage banalisé du facteur pigmentaire dans la construction des identités africaines a fini par influencer négativement les lectures historiennes des traites esclavagistes. Il a servi à occulter la pluralité des positions des Africains qui, dans le système de la traite esclavagiste, ne furent pas tous également exposés à l'éventualité d'une mise en servitude et d'une vente sur la côte en vue de l'exportation. De même, tous les Africains ne sont pas aujourd'hui également exposés à se retrouver sur les routes du désert ou dans les pirogues qui prennent d'assaut l'Océan.

Décrypter cette complexité, c'est en même temps établir le lien entre le comportement des élites d'hier comme celles d'aujourd'hui. Tout en insistant sur le rôle décisif joué par les besoins de l'accumulation capitaliste au bénéfice de l'Europe dans la traite atlantique des esclaves, l'historien sénégalais Abdoulaye Ly expose en termes crus cette connivence :

[...] la satisfaction de l'amour du lucre et celle des vices des souverains et chefs locaux, corrompus jusqu'à l'os, comme ceux d'aujourd'hui, par la consommation des tentantes marchandises produites par les manufactures européennes ou acquises [...] sur d'autres marchés exotiques, parties dans la connexion universelle des continents [...] indignes et cruelles monarchies esclavagistes dont le pouvoir reposait en dernière analyse, sur leurs coupables relations d'échanges avec l'Europe capitaliste...

L'idée selon laquelle ces souverains ne pouvaient faire autrement que de s'impliquer dans la traite est contredite par la résistance acharnée opposée à la prédatation esclavagiste, de siècle en siècle. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire le témoignage du militant abolitionniste Thomas Clarkson sur Abdoul Qadir Kan, l'imam de l'Etat théocratique du Fouta Toro (Sénégal), issu de la révolution musulmane de 1776 et radicalement opposé à la traite atlantique :

Aux souverains d'Europe, le sage et vertueux Almammy [est un] illustre exemple par son extirpation du commerce dans la race humaine. Et quand nous considérons que cet homme aimable a été formé dans un pays d'esclavage, et qu'il a eu dans l'imposition d'une telle révolution tous les préjugés de l'éducation et de la coutume à opposer ; quand on considère encore qu'il sacrifia une partie de ses revenus, qu'il refusa les présents des Européens, et qu'il s'exposa par la suite aux ravages vindicatifs de leurs agents, il est certainement plus digne de respect que tous les souverains de l'Europe. Car il a fait un sacrifice beaucoup plus noble qu'eux, et il a fait bien plus pour les causes de l'humanité, la justice, la liberté et la religion.

Ce propos entre en résonance avec le discours du leader du premier mouvement de résistance à la traite, initié par un jeune d'une trentaine d'années, Nasr al-Diin, qui défait les pouvoirs prédateurs dans le nord de la Sénégambie. En 1673, il mobilise autour d'un discours radicalement opposé à la traite :

Dieu ne permet point aux rois de piller, tuer, ni faire captifs leurs peuples, qu'il les a au contraire donnés pour les maintenir et garder de leurs ennemis, les peuples n'étant point faits pour les rois, mais les rois pour les peuples.

C'est Louis Moreau de Chambonneau, le directeur de la Compagnie du Sénégal, partisan actif du commerce des captifs et particulièrement hostile au mouvement, qui nous rapporte ces propos. Le nouveau pouvoir mis en place abolit la traite au cours des quatre années qu'il a duré. Il est vaincu en 1776 par la coalition des Etats esclavagistes soutenus par la Compagnie française ayant le monopole du commerce des captifs dans la région.

A la fin du xix siècle, la conquête coloniale scelle le sort des régimes militaires, organisateurs autochtones de la traite qui, par ce fait, avaient perdu toute légitimité populaire. De jeunes leaders adeptes du soufisme reprennent alors la tradition de contestation des logiques prédatrices des élites esclavagistes et développent une stratégie de conquête des âmes par l'éducation visant à forger un homme nouveau au sein de nouvelles communautés de la foi hostiles au jeu politique mortifère. Ils ont pour noms au Sénégal El Hadji Malick Sy, Cheikh Ahmadou Bamba Mbacké. Ils organisent des communautés de la foi qui réussissent, par l'éducation, à contenir l'effet dévastateur du projet culturel colonial de l'époque et aujourd'hui celui que tente d'implanter le radicalisme islamique en Afrique de l'Ouest, de la boucle du Niger aux rives du fleuve Sénégal.

A lui seul, cet héritage séculaire ne suffira pas à résoudre les problèmes de la migration, mais lui tourner le dos, ce serait nous enfermer dans la culture de prédatation à l'origine de la vente aux enchères des humains en terres africaines. Hier comme aujourd'hui, l'éducation s'est révélée le meilleur antidote à la mise en servitude de l'humain. Sur ce terrain, l'école publique a montré toute son efficacité. Et c'est cette école qui a fait du fils de paysan qui vous parle le recteur de l'Université Cheikh-Anta-Diop ! Cette trajectoire révèle à suffisance ce que cette école peut réaliser en termes d'ascension sociale. Dès lors, un juste retour des choses exige de nous autres, qui avons bénéficié hier de ses bienfaits, l'engagement militant pour la préservation de son esprit au service du mieux-être du plus grand nombre. Ce faisant, nous contribuerons à faire rêver la jeunesse africaine en un avenir meilleur en Afrique. C'est la condition même de notre montée collective vers toujours plus d'humanité ! C'est le sens que j'essaye de donner à ma vie.

Une lecture des migrations sahéliennes contemporaines à l'aune de la traite esclavagiste **Résumé**

Dans le discours de réception qu'il prononça le 12 décembre 2017 en recevant le titre de docteur *honoris causa* de Sciences Po, Ibrahima Thioub s'est appuyé sur ses travaux pionniers sur la traite esclavagiste pour décrypter la tragédie des migrations sahéliennes. Il montre comment, dans des contextes historiques radicalement différents, le moteur des migrations contemporaines demeure la demande des économies consommatrices : elles prennent appui sur des groupes locaux qui, tout à la fois, impulsent et contrôlent le commerce de longue distance. Dans son discours, Ibrahima Thioub met à nu des pratiques qui s'inscrivent dans dix siècles de trafic esclavagiste, un héritage sur lequel pèse une chape de plomb dans les récits nationaux et qui reste, dès lors, très peu interrogé.

Reading contemporary Sahelian migrations in light of slave trade **Abstract**

On 12 December 2017, Ibrahima Thioub received an Honorary doctorate from Sciences Po, Paris. In his speech, Thioub referred to his pioneer research on slave trade to show how, within radically different contexts, the driving force behind contemporary migrations remains consumer economies' demand: they lean on local groups who, all at the same time, initiate and control long distance trade. In his discourse, Ibrahima Thioub exposes practices that fit into ten centuries of pro-slavery trade, a legacy upon which reigns a wall of silence in national narratives and which, therefore, is hardly investigated.

Mots clés

Afrique ; extrémismes religieux et politiques ; identité chromatique ; Libye ; mémoires ; migrations ; traites esclavagistes.

Keywords

Africa; chromatic identity; Libya; memories; migrations; religious and political extremisms; slave trades.